



Maryse Wolinski

Le goût
de la belle vie

Seuil

LE GOÛT
DE LA BELLE VIE

Maryse Wolinski

LE GOÛT
DE LA BELLE VIE

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Citation en exergue extraite de
Louis Aragon, *Les Yeux d'Elsa*
(« Collection des Cahiers du Rhône », Éd. de la Baconnière, 1942)
© Seghers, 1989, 1999, 2002, 2004, 2012

ISBN 978-2-02-136722-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Aucun mot n'est trop grand, trop fou quand c'est
[pour elle
Je lui songe une robe en nuages filés
Et je rendrai jaloux les anges de ses ailes
De ses bijoux les hirondelles
Sur la terre les fleurs se croiront exilées »

Louis Aragon, « La Constellation »,
in *Cantique à Elsa*

À Lilah
À Bianca

C'était en octobre 69. La voiture filait à toute allure, une vieille Jaguar rouge qui avait fait mon admiration au premier coup d'œil. Il évitait les embouteillages, empruntant des rues secondaires qui ne le menaient pas vraiment là où il avait décidé de me conduire. Enfin, c'est ce qu'il me semblait au froncement de ses sourcils et aux quelques jurons lancés gaiement. Dès le départ, une fois installée dans la voiture, je l'interrogeai sur notre destination. Comme il se montrait silencieux, je réitérai ma question. Il posa alors son index sur mes lèvres.

« Pourquoi veux-tu absolument savoir où nous allons ?
Nous allons ! »

Je compris qu'il n'avait pas l'intention de révéler quoi que ce soit. Je pris un air sombre et regardai devant moi.

« Tu n'aimes pas les surprises ?

– Si, si ! »

Avec lui, que je considérais comme mon diable amoureux, je pouvais m'attendre à ne pas trouver la « surprise » vraiment à mon goût. Une surprise, c'était de l'inconnu. Je n'avais jamais apprécié l'inconnu. Jusqu'à notre rencontre, la peur était omniprésente. Elle inhibait toute action, tout désir. Mais depuis que nous avons fait connaissance, j'avais pris de l'assurance. Je me sentais pousser des ailes. La vie était devenue un éternel présent.

Derrière nous, les klaxons s'élevaient dans le brouhaha des rues. Nos regards se croisaient, il en profitait pour me voler un baiser. Il portait le costume noir que je lui avais vu un soir de première au théâtre, ma première première, celle de sa pièce : *Je ne veux pas mourir idiot*, où il avait été célébré, et il avait noué comme toujours de travers la cravate rose portée ce soir-là et qui m'avait séduite. De la poche de sa veste, où était accroché un stylomine, dépassait un carnet. Lors d'une précédente soirée, alors que nous dînions dans un restaurant du boulevard Raspail, sous l'œil attentif du patron, un grand type élégant aux airs de mafioso, je l'avais vu tirer le carnet de sa poche, l'ouvrir à la recherche d'une page blanche, s'emparer du crayon et commencer à dessiner la silhouette d'une fille aux cheveux en désordre et aux fesses rebondies. Elle me ressemblait. Quelques traits rapides et le croquis vibrait sous la mine du crayon. Le

premier croquis. Celui qui ne quitterait plus jamais mon cœur. J'étais émue.

Feu rouge.

« Tu me plais, tu sais ! » Il me donna un baiser, les yeux pétillants.

Sa voix m'avait tellement impressionnée, le jour où nous nous étions rencontrés, que, à maintes reprises depuis, je l'avais enregistrée sur mon magnétophone professionnel. En midinette amoureuse, je l'écoutais avant de m'endormir. Il m'était aussi arrivé de l'entendre à la radio où il était souvent interviewé. Je montais le son, au grand dam de ma mère à laquelle je n'avais encore rien révélé de cette étonnante rencontre. J'enregistrais ses paroles, que je me repasserais plus tard. Elles étaient mes compagnes d'insomnie.

« Tu n'as pas mis ton manteau de communiant avec le col de velours ? »

Il se moquait de moi, ironisant sur mes tenues vestimentaires. Toujours très sensible aux moqueries, j'avais appris à lui répondre sans me fâcher. Il s'était efforcé de me convertir aux railleries, à la dérision, pas encore tout à fait à l'humour.

« Tu n'as pas l'air de le trouver à ton goût... »

Il sourit.

« Ce n'est pas que je ne l'aime pas... Quand tu portes ce manteau, j'ai l'impression que je t'ai enlevée

d'une pension de jeunes filles trop bien élevées et j'ai peur qu'un flic vienne me chercher pour me mettre en prison...

– Détrompe-toi, je n'ai jamais fréquenté la moindre pension. Je sors d'un lycée parisien renommé... »

Il cligna de l'œil comme s'il pensait que je lui racontais des blagues.

« Il est beau, en tout cas, ce manteau blanc que tu portes aujourd'hui. Il est un peu trop... trop large pour toi. Il te fait de belles épaules. J'aime bien.

– Donc il te plaît ?

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai hésité à le mettre. Je voulais absolument te plaire.

– C'est fait ! »

Et il passa sa main sous l'ouverture du manteau.

Je riais intérieurement. Je revoyais la scène : tête-à-tête avec ma mère devant sa garde-robe. Certes, nous avions deux tailles de différence, mais peu importait, je ceinturerais tout, manteau, imperméable, robe, chemisier. De mon ridicule petit vestiaire, je n'avais emporté qu'un vieux jean que je traînais au quotidien, le minikilt de soie que je portais le jour où nos regards s'étaient croisés et l'éternel foulard Hermès que je serrais sur mes cheveux pour qu'ils ne volent pas. Ma mère avait d'abord refusé de me prêter le sac de voyage que mon père lui avait

offert à Noël. Elle tenait à savoir avec qui j'allais passer le week-end. J'avais simplement répondu qu'il s'agissait d'un ami journaliste. Un ami ? Elle n'était pas dupe. Devant mon insistance et sans doute l'enthousiasme qui se reflétait dans mon attitude, elle avait fini par accepter. Je lui avais sauté au cou.

« Qu'il revienne sain et sauf ! » avait-elle supplié.

Il avait regardé le sac flambant neuf et très chic avant de le déposer sur la banquette arrière. Et nous avions décollé.

Sans me demander si cela me gênait, il descendit les vitres. Le vent s'engouffra dans mes cheveux. Je pesai à l'idée d'avoir enfermé dans le sac le foulard qui m'aurait permis de les maintenir. Il refréna mon geste.

« Non, laisse faire le souffle du vent, c'est comme ça que tu me plais. Naturelle. »

Il se pencha vers moi pour m'embrasser avant de piler brusquement : il avait failli renverser un piéton. L'homme hurlait.

« Je l'ai raté de peu, celui-là. Un peu plus et il passait sous mes roues, l'affreux. »

Seul commentaire de mon chauffeur. La voiture repartit dans un crissement de pneus. De slalom en slalom, nous atteignîmes la sortie de Paris. D'un coup de frein vif, il arrêta le véhicule après s'être rapproché du bas-

côté. Nous n'étions nulle part. Devant nous se dressait une montagne de détritrus. Il sifflota, garant la voiture au plus près d'un pont sous lequel roulait le flot des voitures. Pourquoi étions-nous là, dans ce no man's land pourri ? Qu'avait-il encore inventé ?

« On est arrivés ? »

Il se retourna et fouilla dans sa sacoche d'où il tira une écharpe rayée.

« Tu as froid ? Moi aussi. »

Depuis qu'il avait descendu les vitres, je frissonnais.

« Pourtant il fait beau, regarde ce ciel limpide... »

Je levai les yeux mais je ne vis qu'une couche nua-geuse. Il s'approcha de moi en agitant l'écharpe.

« Je vais te bander les yeux.

– Pourquoi ? demandai-je d'une voix innocente.

– Parce que je ne veux pas que tu voies où nous allons.

– Pas dans ce bordel dont tu m'as parlé, sinon je descends tout de suite. »

Prise de panique, j'avais élevé la voix. En même temps, je me demandais comment j'allais sortir de ce borbier et retrouver, seule, et à pied, la route vers Paris. Je me sentais incapable de faire du stop.

« Tu mets déjà des limites aux surprises que j'ai envie de t'offrir. Laisse-toi faire. Laisse-toi aller. Si je t'ai parlé de ce bordel, c'était uniquement pour voir comment tu réagiras. Et tu as bien réagi. Je préfère que tu me

montres qui tu es. Parce que sous ce petit air sage couve une boule de feu. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Il m'avait prise de court. Puisqu'il le disait, je ne demandais qu'à le croire.

« Maintenant, je te bande les yeux. Tu es d'accord ?

– Je veux pouvoir te faire confiance.

– Attends. Avant, tu dois me remettre ton passeport. J'espère que tu ne l'as pas oublié. »

J'avais bien failli, mais non, je l'avais. Je le pris dans mon sac à main et le lui tendis.

« Si tu as besoin de mon passeport, c'est que nous quittons la France...

– Ne cherche pas à savoir. J'ai envie que ce soit une vraie surprise. »

Il passa l'écharpe autour de mes yeux, me volant au passage des baisers. Je me laissai faire, ses mains étaient douces sur mon visage. L'écharpe en soie était opaque et je ne pouvais pas voir à travers. La voiture repartit en trombe.

Sans doute étions-nous sur le périphérique, au milieu d'une circulation dense. Nous nous arrêtons souvent puis nous repartions, il devait y avoir des embouteillages. Il avait allumé la radio sur une station de jazz.

« Tu aimes Miles Davis ? »

Je laissai passer un silence. Ce nom ne me disait rien. Je me suis mise à rougir.

« Tu as dit Miles Davis ?... Je ne connais pas bien le jazz.

– Quelle musique écoute-t-on à vingt et un ans ? Johnny ? Elvis ? Léo Ferré ? Miles Davis, c'est divin ! Pour composer, ce trompettiste génial a toujours eu besoin d'être au fond du trou... Un peu comme moi. »

J'aurais voulu l'interroger sur ce qu'il venait de dire mais la musique avait envahi l'habitacle. Au milieu des coups de klaxon, il était difficile d'écouter avec attention. Sans doute étions-nous encore dans les embouteillages, toujours sur le périphérique ou en route vers l'étranger ? Je le soupçonnais de vouloir me conduire en Italie. J'imaginai le trajet que nous pourrions emprunter en voiture jusqu'à la frontière italienne. Peut-être avait-il en tête de passer par le Sud, traverser le pays, se retrouver dans la tiédeur de la côte méditerranéenne ? Quelques kilomètres plus tard, je cessai de rêver.

« Nous sommes arrivés à notre première étape.

– Alors je retire le bandeau. »

Il entra mon geste.

« Non, non, tu le gardes. Laisse-moi garer la voiture. De toute façon, ici, il n'y a rien à voir, nous sommes à l'intérieur d'un parking.

– Un parking ?

– Eh oui ! Et après, nous allons traverser une grande salle pleine de monde. Pour dissimuler le bandeau, tu vas

mettre mes lunettes de soleil et... tu as emporté le foulard que tu portais l'autre soir pour couvrir tes cheveux ? »

Je répondis d'un signe de tête.

Où diable pouvions-nous être ? À l'aéroport ? Il me passa ses lunettes et je fus dans un noir complet. Il se retourna pour fouiller dans mon sac à la recherche de mon foulard. Il me le noua sous le cou.

« Quelle idée, un foulard Hermès ! Je n'aime pas cette marque. Je n'aime pas les marques, d'ailleurs. C'est ça, le capitalisme.

– Je ne l'ai pas acheté ! Il m'a été offert par le rédacteur en chef d'un journal pour lequel j'ai pigé.

– Quoi ? Un amant ?

– J'ai tout de même connu des hommes avant toi...

– Ah oui ? Eh bien, je ne veux plus en entendre parler. »

À chaque fois que j'évoquais les (rares) amoureux que j'avais eus, c'était le même cirque. Il se montrait jaloux et puéril.

J'étais traversée de sentiments divers. Soit j'entrais dans son jeu et cela m'amusait, soit je n'avais pas envie qu'il décide pour moi et je me disais que jamais je n'aurais dû accepter. Avais-je craint de passer pour une gamine à ses yeux ? Pour celle que je ne souhaitais plus être ? J'étais amoureuse, il disait qu'il m'aimait, avec lui je découvrais la vraie vie, enfin celle que je rêvais de vivre. Et que j'avais commencé à entrevoir

depuis que j'exerçais le métier de journaliste. Alors, il fallait cesser de penser et laisser se dérouler l'aventure.

« Sommes-nous toujours dans le parking ?

– J'avais imaginé te mettre des boules Quies dans les oreilles. Mais...

– Tu plaisantes, j'espère ! »

Il rit et je me mis à rire à mon tour.

« J'aimerais que ce soit une vraie surprise... Je plaisante, bien sûr ! »

Il glissa ses lèvres sous mes cheveux. Avait-il réellement souhaité me transformer en marionnette ? Décidément, avec lui, je ne savais jamais à quoi m'en tenir. Je me retrouvais en porte-à-faux vis-à-vis de moi-même.

Je l'avais entendu ouvrir le coffre de la voiture, sans doute s'était-il chargé des deux sacs de voyage. Il me donna à porter mon *vanity case* puis nous marchâmes jusqu'à un escalator. À présent, j'en étais certaine, nous nous trouvions dans l'aéroport. Il décrivait à mon intention ce que je ne pouvais voir, et notamment les voyageurs qui allaient et venaient autour de nous. Il m'en faisait des portraits hilarants. Il m'avait pris le bras et me guidait comme une enfant. Je continuais à jouer le jeu sans mot dire.

« Tout le monde nous regarde. J'ai l'impression d'avoir une star à mon bras. C'est jubilatoire. »

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2017. N° 136719 ()
– *Imprimé en France* –

